« Yes, I can débrouille. » Propos de jeunes itinérants sur la débrouillardise

Jean Gagné

Number 27, 1996

Jeunes en difficulté : de l'exclusion vers l'itinérance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002356ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002356ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagné, J. (1996). « Yes, I can débrouille. » Propos de jeunes itinérants sur la débrouillardise. *Cahiers de recherche sociologique*, (27), 63–72.
<https://doi.org/10.7202/1002356ar>

Article abstract

This article presents the salient elements of a brief survey of six small groups composed of youths with no fixed address, all of whom frequent community housing centres. Specifically, it presents the results of semi-focused interviews intended to cast light on the representation of the social such as it appears in shared youth discourse. This exercise in "spontaneous sociology" discloses an image of society which resembles in many ways that of postmodern thought: a loss of confidence in the rationality of the social order, institutional lag and dys-functionality vis-a-vis the rapid evolution of society and the loss of anchors for identity in the social space.

«Yes, I can débrouille.» Propos de jeunes itinérants sur la débrouillardise

Jean GAGNÉ

Il sera question ici de la représentation du social que se font les jeunes qui fréquentent certains organismes du Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM). Nous considérons les stratégies de débrouillardise évoquées par ces jeunes comme étant autant d'expressions concrètes de leur compréhension particulière de la signification et de la cohérence du social. J'aimerais d'entrée de jeu les remercier pour avoir bien voulu participer à cette recherche. Merci aussi aux intervenants qui ont si aimablement répondu à l'équipe du RAPSIM, et plus particulièrement à M. Birahim Soumaré qui agit comme animateur communautaire au sein de cette association. Ce dernier a organisé notre tournée dans six organismes montréalais et m'y a aimablement accompagné. Comme il connaît bien les jeunes et est apprécié des intervenants, sa participation a contribué à ouvrir plusieurs portes et, osons le dire, bien des cœurs. Il faut aussi signaler que l'équipe du RAPSIM avait, avant que commence notre enquête, lancé un projet destiné aux usagers des ressources, les invitant à participer à des forums de discussion sur différents thèmes qui les touchent. M. Soumaré en est habituellement l'animateur. Aussi plusieurs de nos hôtes étaient déjà familiarisés avec ce genre de réunion où ils sont appelés à prendre la parole. De plus, les objectifs de l'enquête s'harmonisaient avec ceux de ce projet dans la mesure où, dans les deux cas, l'invitation à la prise de parole vise à réduire l'exclusion dont ces jeunes sont victimes et à amorcer avec eux un processus de réciprocité avec le social.

Bien que se sentant souvent mis en marge de la société, les jeunes ont accepté de participer gracieusement à cet exercice de communication avec une personne qui ne leur promettait rien d'autre que de tenter de transmettre à des membres de la société ce qu'elle retirerait de leur témoignage. En présentant nos entrevues, nous avons toujours précisé que nous nous efforcerions de transmettre leurs idées et revendications de manière à mobiliser des chercheurs et des intervenants intéressés à changer la situation. Nous avons établi avec les participants

un contrat, une entente réciproque, dont l'aboutissement, je l'espère, ne les décevra pas.

Sur le thème que les organisateurs du colloque nous ont suggéré, «Les stratégies de débrouillardise des jeunes itinérants», nous avons réalisé six entrevues de groupe et quatre entrevues individuelles. Ces entrevues ont eu lieu tour à tour dans un refuge de nuit, dans trois maisons d'hébergement à moyen terme et dans deux autres organismes qui offrent différents services, tels des repas gratuits, une banque de petits emplois, un suivi individuel ou la supervision en appartement. Les participants étaient âgés de moins de trente ans et majoritairement des hommes (30 hommes et six femmes). Bien que parfois nos groupes d'entrevue aient réuni jusqu'à 12 personnes, à l'écoute des enregistrements on se rend compte qu'en moyenne seulement six participants par groupe prenaient la parole, ce qui semble être un seuil pour ce genre d'exercice. Sauf dans un cas, toutes les entrevues de groupe se sont déroulées en présence d'intervenants travaillant dans les organismes visités, ce qui ne fut jamais le cas en ce qui concerne les entrevues individuelles. Notons que si ces dernières permettaient d'aller plus en profondeur, de recueillir des récits plus intimes, il n'en demeure pas moins que les représentations du social qu'elles ont révélé demeurent assez proches de ce que l'on a observé dans les groupes. L'ensemble du matériel réuni équivaut à 380 pages manuscrites ou neuf heures d'enregistrement audio. C'est dire que je ne pourrai ici en révéler toute la richesse.

Du point de vue méthodologique, nous avons utilisé une technique d'entrevue semi-directive¹. Il s'agit de proposer un certain nombre de thèmes aux participants tout en laissant place aux digressions. Ces écarts permettent souvent de mettre au jour des catégories que le chercheur n'avait pas prévues. Ainsi, nous leur proposons de commenter l'idée de la débrouillardise ou l'usage de stratégies non orthodoxes pour obtenir des biens ou des services utiles². À cet égard, nous avons suggéré les thèmes de l'entraide, des programmes d'employabilité et de la mendicité. Nous leurs avons demandé de nous décrire une journée type de l'itinérant et, enfin, de nous parler de leurs projets d'avenir. À ces thèmes prévus se sont ajoutées de façon récurrente des considérations sur l'enseignement dispensé par les centres d'accueil, sur les préjugés et la honte, sur l'état du marché du travail et de la société en général.

¹ J. Poirier, S. Clapier-Valladon et P. Raybaut, *Les récits de vie, théorie et pratique*, Paris, PUF, 1983.

² S. Blanchard, «La concurrence touche aussi les itinérants», *Le Devoir*, 26 février 1995.

Notre étude est exploratoire. Nous étions conscients dès le départ que les entrevues de groupe pouvaient introduire des biais difficilement contrôlables, comme l'influence des leaders d'opinion ou la possibilité d'une autocensure induite par la seule présence d'intervenants. Par contre, cette méthode nous permet d'entrer dans le milieu tel qu'il est. Ces réunions ressemblent à une discussion sur la place d'un village. L'observateur attentif pourra y voir circuler les influences entre les participants. D'abord, on repère le «chef», celui dont les opinions servent de pôles à la discussion. Son pouvoir se manifeste entre autres choses par la diffusion de son vocabulaire dans le discours commun du groupe. On peut aussi observer la dynamique qui s'établit autour de cette prise de pouvoir et déceler les stratégies qui s'élaborent pour l'affronter ou le contester de manière plus subtile: il y a ceux qui s'opposent ouvertement, ceux qui se taisent et ceux qui ignorent ou déforment les propos du chef. Il faut rappeler que ce que nous cherchons à saisir ici, ce n'est pas le sujet intime ni la description objective de comportements marginaux. Ce qui nous intéresse d'abord, c'est le discours commun: découvrir comment un groupe marginalisé arrive à se construire une légitimité symbolique dans un univers hostile³.

Quand on m'a demandé de soumettre un titre pour cette communication, j'étais déjà en plein travail de collecte de données avec M. Soumaré et je n'avais pas encore élaboré un canevas d'analyse ou de présentation. J'ai pensé à ce titre, «Yes, I can débrouille», en associant les propos que j'entendais avec ma propre expérience. Il s'agit du nom d'un jeu auquel je m'adonnais dans mon enfance avec les autres garçons de mon quartier. Il consistait simplement à imiter nos pères tels que nous les imaginions au travail. À partir des bribes que nous pouvions saisir au cours des conversations familiales, nous inventions un scénario de jeu. Et durant le jeu, il se trouvait toujours un dégourdi qui lançait un «Do you speak English?», marquant ainsi sa plus grande maîtrise du monde adulte. Pour ne pas être en reste, la réplique la plus rusé consistait à répondre «Yes, I can débrouille!» Les jeunes que j'ai rencontrés m'ont rappelé ce jeu. Un peu comme les enfants qui jouent à imiter les adultes, ils doivent réinventer le social sans en posséder tout le langage et sans avoir les ressources nécessaires. Le problème est que, pour eux, il ne s'agit pas d'un jeu.

Ils disposent d'un canevas du social tracé à gros traits. L'ordre, la loi, les valeurs dominantes y apparaissent sans ordre et semblent s'appliquer de façon arbitraire. Ainsi, cette sortie d'un jeune homme à propos des mesures de dépistage des fraudeurs de l'assistance sociale: *«Mais ce que la population ne sait pas, c'est que le gouvernement s'est*

³ F. Digneffe, *Éthique et délinquance, la délinquance comme gestion de sa vie*, Bruxelles, Méridiens Klinksieck, 1989.

servi des assistés sociaux comme prétexte pour tous les fichier sur microfiches, pour savoir tout ce que les gens font⁴.» Plus globalement encore, un participant nous décrit sa vision de l'ordre social: «*On vit dans un monde où les gens se pilent dessus, et chacun de nous doit se débrouiller.*» Les normes et les programmes d'employabilité imposés par l'aide sociale sont par exemple le plus souvent perçus comme autant de mesures punitives ou retorses. Ainsi ce témoignage: «*Je pense qu'ils nous aident, c'est vrai, mais je pense qu'on les aide beaucoup plus qu'eux nous aident, on les aide à se faire de l'argent et à s'en mettre dans les poches [...]. N'est-ce pas?*», et cet autre, en guise de recommandation: «*Si quelqu'un vient et me dit: Est-ce que je peux faire ça [un programme Extra]?, je dirai: Non! Non! Ils vont te fourrer!*»

Ce thème a donné lieu à beaucoup de commentaires et surtout à des dénonciations. D'abord, on a reproché à ces programmes d'employabilité de ne pas dispenser une formation véritablement vendable sur le marché du travail. Il s'agit généralement de besognes qui n'exigent guère de compétence et qui ne correspondent pas à des secteurs d'emploi très lucratifs. Ensuite, leur courte durée inscrit les participants dans un cycle qui les fait passer alternativement de l'assistance sociale à l'assurance-chômage sans jamais leur procurer un véritable statut de travailleur. «*Un cercle vicieux*», dira une participante. On déplore aussi les pertes financières associées aux délais de transfert d'une bureaucratie à l'autre ainsi que les mesures punitives imposées pour un abandon prématuré. En plus de ne pas créer d'emplois permanents, ces programmes se présenteraient comme des concurrents déloyaux sur le marché des petits emplois. Ainsi, un animateur communautaire responsable d'une banque d'emplois pour jeunes chômeurs nous faisait remarquer qu'une corporation intermédiaire de travail (CIT⁵) soutenue par le CLSC de son quartier offrait désormais des services de ménage à domicile pour 2 \$ l'heure. Depuis, son groupe avait vu fuir une partie de sa clientèle qui, auparavant, acceptait pourtant de verser une rétribution équivalente au salaire minimum en vigueur. Enfin, toutes ces remarques s'accompagnent d'une bonne dose de cynisme envers les politiciens qui sont soupçonnés d'utiliser ces programmes pour masquer leur incompetence: «*Ce qui me fait rire, c'est qu'ils disent que le taux de chômage a baissé. Bien sûr! On est tous sur le B.S.*»

Les foyers de socialisation, c'est-à-dire ces instances médiatrices qui font le pont entre l'ordre social et l'individu et qui, en quelque sorte, en adaptent les règles à la réalité du quotidien, comme la famille, l'atelier de travail ou la communauté de quartier d'antan, ont fait le plus souvent

⁴ Afin d'assurer une certaine uniformité de style au texte, nous avons retouché les extraits d'entrevues, tout en respectant l'esprit du propos. (N.D.L.R.)

⁵ On les appelle désormais corporations communautaires de travail (CCA).

défaut aux jeunes en difficulté. Ils sont nombreux à avoir connu les ruptures familiales précoces, les foyers et les centres d'accueil: *«Quand tu n'as pas de soutien de ta famille, tu as toujours des claques en arrière de la tête, tu te fais crier après — chez nous ma mère jouait aux soucoupes volantes —, ta personnalité change beaucoup. Tu te renfermes et en même temps tu appelles à l'aide.»* Ce genre de récit se poursuit souvent par celui d'une recherche d'amour à l'extérieur du foyer et auprès des pairs. Pour ces compagnons d'infortune partageant une même souffrance et un bien faible capital affectif, la drogue, l'alcool et la prostitution deviennent des dérivatifs. De façon lapidaire, un autre jeune nous expliquait: *«Moi j'étais punk, c'était ça ma famille.»* Certains entreront au centre d'accueil pour n'en sortir qu'à dix-huit ans, sans préparation adéquate à la vie civile. La vie y est bien réglée, trop bien réglée: *«Regarde ce que ça donne aujourd'hui, je ne suis pas capable de me débrouiller toute seule!»*

Ils ont rarement une expérience de travail significative et peu ont une formation adaptée aux nouvelles exigences du marché de l'emploi. Un diplômé en soudure nous disait: *«J'ai essayé de m'en trouver, des jobs. Cinq ans d'expérience, six ans d'expérience, sept ans d'expérience: je l'ai pas cette hostie d'expérience là, moi!»*, et son compagnon résumait la situation de plusieurs: *«Parce que, aujourd'hui, partout les employeurs demandent de l'expérience, ce qu'on n'a pas!»* À cet égard, leurs commentaires évoquent les conséquences de la modification du marché de l'emploi. Selon eux, il n'y a plus de place pour les travailleurs manuels. Les nouveaux emplois exigent des formations élevées. En outre, les professionnels du système scolaire dévaloriseraient les jeunes qui n'aspirent pas à une éducation postsecondaire. À trois reprises, on nous a aussi raconté que, dans les secteurs de la vente et de la restauration, les jeunes hommes faisaient désormais face à une discrimination liée à leur sexe. Ce serait là une conséquence imprévue de la tertiarisation de l'économie.

Itinérants, ils ne sont guère ancrés dans un espace communautaire. S'il en est un, c'est le centre-ville, qui devient un refuge commun, mais pour des raisons pratiques: *«Ça dépend où tu es, si tu te trouves au centre-ville, c'est sûr que tu vas avoir plus d'informations, mais si tu te retrouves dans la rue à Verdun...»* Plusieurs nous ont parlé de leur solitude dans la rue, qu'interrompt heureusement la fréquentation des organismes. Autrement, ils ont le sentiment de ne même pas être vus. Les autres, *«ils changent de bord de rue»*, nous disait un jeune homme. Enfin, l'histoire semble se dérouler à un rythme effarant sous leurs yeux.: *«Le temps que tu fasses la formation ça ne sera plus ça. Ça ne sera plus dans ce domaine là qu'ils vont en avoir besoin. Là tu vas être obligé d'aller faire une autre formation!»* disait un jeune homme au

cours d'une discussion portant sur les manières de se sortir du chômage.

Mais qu'en est-il de la fameuse «débrouille»? Comme c'était là le sujet de nos visites, on nous en a amplement parlé. Mais d'abord, qu'est-ce que la débrouillardise? Comme nous le disait un participant aux entrevues: «*Tout le monde est débrouillard, mais certains le sont plus que d'autres.*» Il faisait écho, peut-être sans le savoir, au roman d'Orwell, *La ferme des animaux*⁶, où les cochons ayant pris le pouvoir sur la ferme déclarent: «Tous les animaux sont égaux mais certains sont plus égaux que d'autres.» L'analogie tient en effet lorsque l'on poursuit l'examen des témoignages, dont celui-ci: «*Les hommes d'affaires et les politiciens, ils se débrouillent en imposant, en prenant des programmes [d'employabilité], en mettant des petites taxes. Tout ça, c'est de la débrouillardise.*»

Ce que nous disent ici ces jeunes, c'est de ne pas trop céder à la tentation de l'exotisme. De ne pas voir dans leurs petites débrouillardises la constitution d'une culture alternative que l'on pourrait étudier avec condescendance, comme on l'a souvent fait avec les peuples que l'on disait primitifs. Je pense, par exemple, à cet article paru dans *Le Devoir* en février dernier où on nous présentait Georges, un vieux mendiant du centre-ville qui aurait mis au point une technique de travail originale. Il s'agit de s'étendre par terre, de placer sa casquette qui lui sert de sébile à quelque distance de son corps et surtout de ne jamais défier du regard les passants. Il se contente de donner sa déchéance en spectacle et c'est, semble-t-il, suffisant pour attirer la compassion des passants. Dans cet article, on laissait entendre que Georges avait pu développer cette méthode à partir d'une étude personnelle de la psychologie des passants. Se montrer faible et ne pas les regarder, voilà une bonne façon d'évoquer la misère dans l'esprit du passant sans qu'il ait à faire face à l'idée de sa nature commune avec l'autre.

Ce genre de description a, à mon avis, le tort de banaliser la situation dramatique des itinérants. Elle nous fait voir les stratégies de débrouillardise comme autant de techniques appliquées consciemment dans le but d'abuser le public. De victime qu'il était dans la représentation des gens, l'itinérant devient un prédateur dont il faut se méfier. Or ce qui ressort de nos entrevues, c'est que ces techniques sont le plus souvent des pis-aller pour répondre à des situations extrêmes. À notre question sur ces stratégies de débrouillardise, on nous a répondu: «*Moi, j'appellerais peut-être ça de la survie, plutôt que de la débrouillardise. Ce n'est pas de la débrouillardise, c'est de la survie carrément.*»

⁶ G. Orwell, *La ferme des animaux*, Paris, Gallimard, 1964.

Faut mettre beaucoup d'énergie, et beaucoup de confiance, pour arriver à avoir une petite affaire, pas grand-chose.»

Parmi toutes les stratégies et techniques de débrouillardise qu'ont relevées les participants, la première est d'accepter de se résoudre à demander de l'aide aux organisations spécialisées: «À un moment donné là, j'ai faim. J'ai un orgueil. Je suis capable de piler dessus. Je vais manger [dans un organisme], c'est tout!» En écho à ce témoignage, un autre jeune nous disait: «J'avais pas le choix d'être débrouillard, sinon j'aurais crevé de faim. Juste le fait d'aller cogner à la porte d'un centre d'hébergement, c'est un signe de débrouillardise, ça.» Sans soutien de la famille ou des proches, les ressources communautaires deviennent souvent le dernier rempart contre la misère. «On se débrouille, mais s'il n'y avait pas de refuge, pas de soupe, pas de ligne de soupe, rien là, ce serait dur [...] éçœuramment dur!» Deux autres précisent: «Si je ne suis pas au service d'hébergement, je suis dans la rue», «Je suis ici pourquoi? Parce que je n'ai pas une cenne. Je suis dans la rue, non?»

Néanmoins, nous avons tout de même eu droit à une panoplie de récits de débrouillardise. Il y a, bien sûr, la mendicité. Il s'agit de se poster là où beaucoup de gens circulent et préférablement un jour de paye, après les heures de travail. Il faut se montrer poli même avec ceux qui ne donnent rien, histoire d'attirer la sollicitude des autres «clients» potentiels.

Pour dormir au chaud, on peut utiliser les lieux publics. Le métro, la gare d'autobus et les parcs deviennent des dortoirs pour les plus démunis. Certains squattent les entrées d'immeubles d'habitation, et au moins un nous a dit avoir longtemps dormi dans son auto. Pour se nourrir, on peut fouiller les conteneurs à déchets des marchés publics, au risque de se voir imposer une amende paraît-il! Il y a aussi les organismes qui offrent à manger gratuitement. On s'y rend à pied, occupant ainsi les heures qui séparent les repas. C'est bon pour la santé et ça empêche de geler, nous a-t-on dit. En se moquant un peu de nous, on a répondu à notre question sur la débrouillardise en nous indiquant que c'était une forme de scoutisme. Du scoutisme *hard* qui se traduit parfois par la prostitution: «Moi, j'ai été vers la prostitution pour pouvoir avoir une place pour dormir, pour pouvoir avoir une place chaude, une place pour manger.»

Au chapitre des techniques de survie, le voyage est ressorti de plusieurs discussions. Parfois, le but est assez précis, et il s'agit simplement d'aller encaisser un chèque d'aide sociale dans une autre province. Mais de façon plus profonde, le voyageur traduit en actes son désarroi: «Ça a l'air niaisieux, mais moi, je vais t'exposer mon idée là-

dessus. Parce que j'aime voyager. Moi, quand je pars pour aller à une autre place, c'est parce que je vais chercher quelque chose, mais je ne le sais jamais à l'avance ce que je vais chercher. [...] Y a de quoi qui me manque quelque part. Je ne sais pas c'est où, je ne sais pas c'est quoi. J'ai l'impression qu'en faisant ça, je vais tomber dessus à un moment donné: "Tiens c'est bien ça, c'est de ça que j'avais besoin." Comprends-tu?»

Cette brève incursion dans l'univers discursif des personnes itinérantes n'a sans doute pas étonné les intervenants de terrain qui se trouvaient parmi nous. Il s'agissait de propos qu'ils entendent tous les jours, je n'en doute pas. Ce que j'ai tenté de transmettre ici, c'est la trame générale qui sert de cadre à ces discours. Sans discuter du terme adéquat — est-ce une condition postmoderne, surmoderne ou hypermoderne? —, il nous est apparu que les propos que nous avons recueillis se présentaient plus comme les traits accentués de la culture contemporaine et occidentale: rétrécissement des grands objectifs de la modernité aux seuls critères de la productivité et de la consommation, individualisation des valeurs et précipitation confuse des événements. Dans cet univers, l'itinérant devrait nous apparaître moins comme un étranger qu'il faut intégrer que comme le témoin appréhendé de ce qui menace une proportion grandissante de nos populations. À partir des trois mots d'ordre que sont le pragmatisme, l'individualisme et la performance à tout prix, les transformations économiques, sociales et culturelles que l'on connaît depuis plus de vingt ans en sont venues à placer très haut la barre de l'intégration sociale. Sans nier les problèmes personnels, voire psychologiques, que peuvent éprouver certains itinérants, il me semble que ce qui ressort de ces entrevues, c'est que ni les intervenants ni les chercheurs ne pourraient encore se cantonner dans leur neutralité scientifique ou professionnelle. Il y a place pour un engagement multiforme, dirait Charles Taylor⁷, c'est-à-dire pour une participation à un débat complexe où on ne se contentera pas de traiter les questions de santé, d'éducation et de solidarité des seuls points de vue de la faisabilité et de la rentabilité, mais où on les interrogera au regard de la qualité de nos rapports sociaux.

Jean GAGNÉ
coordonnateur
Regroupement des ressources alternatives
en santé mentale du Québec

⁷ C. Taylor, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, 1992.

Résumé

Cet article présente les points saillants d'une brève recherche menée auprès d'une demi-douzaine de petits groupes de jeunes sans domicile fixe, tous usagers de centres communautaires d'hébergement. On y rend compte des témoignages recueillis au cours d'entrevues semi-directives qui visaient à mettre au jour la représentation du social, telle qu'elle apparaîtrait dans le discours commun de ces jeunes. Il ressort de cet exercice de «sociologie spontanée» une image de la société qui coïncide par de nombreux traits à celle qu'évoque le thème de la postmodernité: perte de confiance dans la rationalité de l'ordre social, retard et dysfonction des institutions par rapport à l'évolution accélérée de la société et perte des ancrages identitaires dans l'espace.

Mots-clés: itinérance, débrouillardise, exclusion, mendicité, travail, ressources communautaires, socialisation, méthode qualitative, entrevues semi-directives, postmodernité.

Summary

This article presents the salient elements of a brief survey of six small groups composed of youths with no fixed address, all of whom frequent community housing centres. Specifically, it presents the results of semi-focussed interviews intended to cast light on the representation of the social such as it appears in shared youth discourse. This exercise in "spontaneous sociology" discloses an image of society which resembles in many ways that of postmodern thought: a loss of confidence in the rationality of the social order, institutional lag and dysfunctionality vis-a-vis the rapid evolution of society and the loss of anchors for identity in the social space.

Key-words: homelessness, resourcefulness, exclusion, begging, work, community resources, socialization, qualitative method, semi-directed interviews, postmodernity.

Resumen

Este artículo presenta los puntos salientes de una breve investigación llevada a cabo sobre seis grupos de jóvenes sin domicilio fijo, todos usuarios de centros comunitarios de alojamiento. Se abordan allí los testimonios obtenidos durante entrevistas semi-focalizadas que tenían por objeto dar cuenta de la representación de lo social que aparece en el discurso común de los jóvenes. Lo que resulta de este ejercicio de "sociología espontánea" es una imagen de la sociedad coincidente, en

numerosas características, con la que evoca el tema de la posmodernidad: pérdida de confianza en la racionalidad del orden social, retraso y disfunción de las instituciones en relación a la evolución acelerada de la sociedad y pérdida de los vínculos identitarios con el espacio.

Palabras claves: itinerancia, desventura, exclusión, mendicidad, trabajo, recursos comunitarios, socialización, método cualitativo, entrevistas semi-dirigidas, posmodernidad.